ÉDITORIAL

L’artiste : vendu, ou clochard ?



PAR STEPHANE CORREARD · LE JOURNAL DES ARTS

LE 12 NOVEMBRE 2026 - 661 MOTS

Une blague circule parmi les galeristes : si un artiste vous montre son travail dans une chambre de bonne miteuse, en assurant qu’il se contente d’un rien, fuyez ! Si en revanche il a d’importants besoins – un bel appartement, une famille à assumer, voire, des goûts de luxe – précipitez-vous ; il saura plaire, calibrer ses œuvres pour qu’elles se vendent, et vous serez prospère.

Fondateur de l’Internationale situationniste, Guy Debord pensait déjà de même, excluant en 1957 son plus proche complice Gil J Wolman pour « *mode de vie ridicule* ». Son tort ? Il venait d’avoir un enfant ! Pour le même motif, *« parce que, devant la naissance d’un fils de son frère, il se sentait une bouche de trop à nourrir »*, Vincent Van Gogh est devenu « *Le suicidé de la société* », selon Antonin Artaud [et le titre de son livre publié en 1947], car *« ce à quoi* [il] *tenait le plus au monde était son idée de peintre, sa terrible idée fanatique, apocalyptique d’illuminé ».*

La critique d’art Anne-Marie Morice dissèque le point de vue de Debord sur les artistes dans un passionnant ouvrage tout juste paru aux Presses du Réel : *Guy Debord et la Taverne des Révoltés*. Convaincu que le rôle particulier de l’artiste *« l’oblige à l’exigence, à la rigueur et à l’inconfort »,* Debord n’avait que mépris pour *« ceux qui de plus avaient leur propre projet, rabaissés à la notion de carrière, de réussite »*, y rapporte l’affichiste Jacques Villeglé. Pour l’autrice, si l’artiste a gagné son autonomie au XIXe siècle, ce ne fut que pour mieux *« tomber sous la domination des collectionneurs et marchands* » : producteur de marchandises lui-même, il ne peut sincèrement lutter contre la société marchande du spectacle. CQFD.

Décelant chez tout artiste *« des croyances esthétiques périmées »*, Debord n’a ainsi pas de mots assez durs pour fustiger ces apparences de recherches *« qui accablent les galeries parisiennes et les salons de la bourgeoisie “new-look”» »* ; il exhorte donc les artistes à abandonner les pinceaux au profit d’*« une action directe dans la vie quotidienne ».*

Aussi, pour ceux qui ne peuvent qu’être artistes, ceux qui ne sont *« bons qu’à ça »* (pour paraphraser Samuel Beckett répondant à la question : *« Pourquoi écrivez-*

vous ? »), logiquement il ne reste qu'une solution : devenir clochard, refuser de produire pour un marché mais aussi d'exercer un travail alimentaire – sans s'abaisser pour autant, comme Debord, à vivre aux crochets d'autrui.

Marcel Bascoulard (1913-1978) était de cette trempe. Frédéric Pajak, artiste, auteur et éditeur, grâce à qui la notoriété de Bascoulard dépasse désormais largement les frontières de Bourges, ville tout près de laquelle il résidait, publie ce mois-ci aux *Cahiers dessinés* un nouveau livre consacré à ce *Clochard qui s'aimait en femme*, rassemblant plus de 150 de ses stupéfiants autoportraits photographiques travestis. Esclave de sa liberté, totalement mobilisé dans un projet artistique impossible à commercialiser, non seulement Bascoulard vivait en clochard, habitant une carcasse d'Estafette dans un terrain vague, échangeant ses dessins contre un peu de nourriture pour lui et ses chats, mais il s'habillait en femme, et concevait lui-même ses vêtements. Dans sa dernière lettre adressée en 1938 à son mentor, le peintre Joseph de La Nézière, il écrit : *« On se plaît à le répéter : plaie d'argent n'est pas mortelle. Soyons poètes ! »* Bourges a désormais une place à son nom, ornée même de son buste en bronze.

Alors, vendu ou clochard ? Même atténué, le dilemme se pose à tout artiste. Dans un portrait que lui consacre *Le Monde* daté du 6 novembre, on apprend ainsi, à propos du comédien Denis Ménochet, trois fois nommé comme meilleur acteur aux Césars (2019, 2020, 2023), qu'*« avant que* [le réalisateur] *Guillaume Canet ne l'appelle en 2024 pour* Karma, *il n'a pas travaillé pendant deux ans, malgré des ponts d'or proposés par les plateformes. Au point de finalement souscrire un prêt à la consommation. "Quand vous dites non, tout le monde vous regarde comme si vous étiez fou." ».« Son banquier, notamment »,* conclut l'article.